

CLAUDE LECOUTEUX

*La mort, l'au-delà,
et
les autres mondes*

*Ouvrage publié avec le concours du
Centre National du Livre*



AUZAS ÉDITEURS

IMAGO

ISBN : 978-2-84952-968-3
© Éditions Imago, 2019
7 rue Suger, 75006 Paris
Tél : 01-46-33-15-33
info@editions-imago.fr
www.editions-imago.fr

Introduction

La mort, déesse cruelle, est l'une des grandes préoccupations des vivants, même si l'on n'aime guère en parler. Elle est omniprésente et chacun, tôt ou tard, doit payer son tribut à la nature. On lui a donné différents noms : « Trépas, Faucheuse, Camarde. » On l'a représentée avec une faux, avec un arc, avec un javelot, avec un violon fait d'un os unique, ou encore comme un squelette creusant une tombe, un spectre aux yeux caves, une créature encapuchonnée. Elle est féminine dans les pays romans, masculine dans les pays germaniques. Emmanuel Lévinas note :

« La mort n'est pas du monde. Elle est toujours un scandale et, en ce sens, toujours transcendante au monde [...]. Nous comprenons la corruption, la transformation, la dissolution. Nous comprenons que les formes passent tandis que quelque chose subsiste. La mort tranche sur tout cela, inconcevable, réfractaire à la pensée, et cependant irrécusable et indéniable ¹. »

Le lexique véhicule de nombreux verbes pour désigner son action : « partir, décéder, disparaître, expirer, périr, trépasser, succomber, crever, s'éteindre » enfin, ce qui renvoie au vieux mythe de la vie se consumant comme une bougie. Le vocabulaire peut être moins élégant : « crever, clamser, claquer, caner. »

Dans la légende de Méléagre, les Moires prédirent que le sort de ce dernier serait lié à celui du tison qui brûlait dans l'âtre ; s'il venait à se consumer entièrement, l'enfant mourrait. Dans le *Dit de Norna-Gestr*, composé en Norvège au XIII^e siècle, l'une des fées présidant à la naissance du héros se fâche et déclare : « Je décide qu'il ne vivra

pas plus longtemps qu'il n'en faudra pour que se consume cette chandelle allumée près de lui². »

Outre les verbes, maintes locutions expriment la mort : « quitter la scène, rendre le dernier soupir, rendre l'âme, cesser d'exister », et d'autres, plus populaires, telles que « boire le bouillon de onze heures, manger les pissenlits par la racine », ce que l'anglais exprime par « nourrir les narcisses » (*to feed the daffodils*), « avaler sa chique ou son bulletin de naissance, passer l'arme à gauche, casser sa pipe ». Quand on sait que les mots sont les instruments de la pensée, on constate l'importance de la mort dans toutes les civilisations. On a cherché à échapper à celle que nous nourrissons en nous dès la naissance et l'on a inventé le mythe de la fontaine de Jouvence à la recherche de laquelle partit Alexandre le Grand, et l'ambrosie, le nectar des dieux, censé procurer l'immortalité. La légende médiévale de Virgile l'enchanteur nous apprend qu'il tenta une expérience destinée à le rajeunir : il demanda à son disciple de le démembrer, de saler les morceaux de son corps, de couper sa tête en quatre, de placer les morceaux au fond d'un tonneau et de disposer une lampe au-dessus de sorte que son huile dégouttât dedans jour et nuit. Virgile aurait dû revivre au bout de neuf jours, mais un imprévu vint enrayer le processus de rajeunissement... L'avare Achéron, ce grand recruteur des ombres, ne lâche point sa proie et, comme le dit Rabelais, « tirez le rideau, la farce est jouée ».

Au Moyen Âge, les noms peuvent être compris théologiquement et manifester les vérités de la foi. L'étymologie médiévale est une discipline qui, s'en tenant à la lettre, cherche à retrouver le véritable sens d'un mot, son acception originale, car le nom dévoile la nature de la chose. C'est une forme de pensée³. Isidore de Séville († 636) se penche sur le vocable « mort » (*mors*) et le fait dériver de « morsure » (*mors*), car « le premier homme a introduit la mort en ce monde en mordant dans la pomme de l'arbre de vie⁴ ». On trouve la trace de cette interprétation tout au long du Moyen Âge. Au xv^e siècle, par exemple, un poème intitulé *Le Mors de la pomme* s'en inspire directement :

« La Mort suis, Dieu m'a ordonnee
 Pour ce qu'Adam la pomme mort
 Sentence divine est donnee,
 Tous les humains morront de mort⁵. » (v. 85-88).

Cependant, dans son livre VIII (11, 51), Isidore nous dit aussi que « mort » vient de « Mars » (*a Marte dicitur*)...

Mors certa, hora incerta, si l'on est sûr de mourir, on en ignore l'heure. La mort subite fut la plus redoutée des chrétiens car elle ne permettait ni le repentir, ni les derniers sacrements, et la littérature religieuse du Moyen Âge reflète le *memento mori*, un rappel que nous sommes tous mortels et que nous devons songer à notre salut. Dès le IX^e siècle, le *Liber hymnorum* de Notker l'Allemand s'ouvrait par une antienne grégorienne, dont un vers allait jouir d'une fortune considérable dans tout l'Occident : *Media vita in morte sumus*, « au milieu de la vie, nous sommes dans la mort ». La crainte du sort qui attend l'homme dans l'au-delà entraîne la production de nombreux poèmes prônant le rejet du monde d'ici-bas (*contemptus mundi*), cette vallée de larmes où le diable nous tend ses rets. Hugues de Miramar, chartreux à Montrieux, dans le Var, au milieu du XIII^e siècle, l'a parfaitement exprimé dans son *De hominis miseria, mundi et inferni contemptu*⁶.

En même temps se développèrent des livrets intitulés *Art du bien mourir*, illustrés de bois gravés particulièrement expressifs⁷. On y voit entre autres saint Michel pesant les âmes (psychostasie), des démons au chevet de l'agonisant, des diables emportant l'âme du pécheur. Les avertissements sont omniprésents dans les fresques, les *exempla* et la littérature. Ainsi le *Dit des trois morts et des trois vifs* comporte-t-il une phrase terrible : « Vous êtes ce que nous fûmes, vous serez ce que nous sommes » (*quod fuimus estis, quod sumus eritis*).

Dans les églises, les danses macabres, où un squelette entraîne les représentants des trois ordres de la société, ancrèrent la présence de la mort dans les esprits. Ces danses s'annoncent déjà dans la *Vision de Thurkill* qui fait défiler un prêtre, un chevalier, un juge, un voleur, des paysans, un marchand, un meunier. Plus tard, les cadrans solaires font de même avec des devises comme *omnes vulnerant, ultima necat* (« elles blessent toutes, la dernière tue⁸ »), ou bien *dies nostri quasi umbra super terram et nulla est mora* (« nos jours sur terre sont comme l'ombre et il n'y a nulle espérance »), ou encore *ut flos vita perit* (« comme la fleur, la vie passe »), ce qui rappelle à chacun que le temps qui s'écoule nous rapproche de la fin. Une idée également présente chez Montaigne : « Tous les jours vont à la mort, le dernier

y arrive⁹. » Le souvenir de cette inflexibilité du temps transparait aussi dans une oraison funèbre de Bossuet :

« Leurs années [des hommes] se poussent successivement comme des flots ; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités qui distinguent les hommes¹⁰. »

Pour ceux qui savaient les interpréter, maints signes annonçaient le trépas. En schématisant un peu, disons que tout ce qui était insolite, dérangement, angoissant, était interprété comme intersigne selon les circonstances.

Au Moyen Âge, nous avons également les signes physiques : celui qui est promis à une mort prochaine est marqué, et cette pensée prend diverses formes. Dans les chansons de geste romanes, une croix rouge apparaît sur les vêtements du guerrier dont ce sera le dernier combat ; en Islande, un adjectif, *veigr*, note, sans plus de précisions, que tel individu va trépasser. Dans un conte allemand, la Mort parle ainsi :

« Maintenant, mon filleul, tu vas recevoir mon cadeau de baptême. Tu seras le meilleur des docteurs grâce à l'herbe médicinale que je te remets ici. Fais bien attention à ce que je te dis : chaque fois qu'on t'appellera auprès d'un malade, tu me verras. Si je me tiens près de sa tête, tu pourras affirmer qu'il recouvrera la santé, et lui donner un peu de cette herbe. S'il doit périr, je serai à ses pieds¹¹. »

Hugues de Trimberg (vers 1230-1313) rapporte une histoire qui sera très populaire, du Moyen Âge au XVIII^e siècle :

« Une nuit, une femme mit un enfant au monde. Son mari avait un visiteur auquel il demanda d'être le parrain du nouveau-né, ajoutant : "Dites-moi votre nom afin que je puisse vous reconnaître dans la foule.

— Je suis le Trépas, répondit l'autre, et j'apporte sur terre bien des peurs, jour et nuit.

— Eh, ayez pitié de moi et permettez-moi de vivre longtemps.

— Je te le promets, cher compère. Avant de venir te chercher, je

t'enverrai des messagers, sois-en assuré." Sur ces mots, la Mort s'en fut.

L'homme vécut longtemps, le temps de nombreuses moissons, puis il tomba malade. Alors le Trépas se présenta devant lui et dit :

"Allons, compère, je suis venu vous chercher.

— Oh ! Vous n'avez pas tenu votre promesse !

— Souvenez-vous ! répliqua la Mort. Un jour vous avez ressenti un point au côté et avez dit : 'Malheur, qu'est-ce donc ?' C'était mon premier messager. Quand vos oreilles commencèrent à tinter, vos yeux à larmoyer et votre vue à s'obscurcir, c'étaient deux autres messagers. Lorsque vous eûtes mal aux dents, que la toux vous affligea plus que de coutume et que votre mémoire devint incertaine, je vous en envoyai trois. Quand votre marche se ralentit, que votre peau se rida, que votre voix devint rauque et que votre barbe grisonna, je vous en envoyai quatre. Voyez-vous, mon compère, j'ai tenu parole. Laissez Dieu s'occuper de votre âme et qu'elle quitte votre corps."

Et le brave homme trépassa ¹². »

La Fontaine reprendra ce conte dans « La Mort et le mourant ».

Les médecins de l'Antiquité classique et du Moyen Âge ont élaboré plusieurs méthodes leur permettant de savoir si un patient mourra ou non. L'uroscopie est l'une d'elles.



Uroscopie, Oxford, ms. DeRicci NLM 78, fol. 42 v° (XIII^e siècle).

Au XIII^e siècle, par exemple, nous relevons ceci :

« Si vous voulez savoir si un homme mourra ou non quand il est malade, recueillez son urine dans un récipient et qu'une femme

allaitant un enfant mâle y fasse couler son lait. Si vous voyez le lait flotter, il mourra ; s'il se mêle à l'urine, il peut bien guérir¹³. »

Les autres moyens sont plus étranges, comme celui-ci : « Prenez du lard et oignez-en la plante de ses pieds, puis jetez le lard à un chien. S'il le mange, le malade guérira, sinon, il mourra¹⁴. » Ou plus cocasses : « Mettez de la racine d'ortie dans un urinal et faites pisser le malade dessus ; couvrez l'urinal, déposez-le la nuit dans un lieu secret et, au matin, si l'urine est blanche, il mourra, si elle est verte, il guérira¹⁵. »

La grande leçon des textes anciens est que, bien souvent, la mort s'annonce. Les phénomènes qui la précèdent sont interprétés en fonction des traditions orales et des croyances locales. Nous utilisons le mot « croyance », en tant qu'idée ou fait indémontrable dont on accepte la vérité.

On appelle « intersignes » ces phénomènes annonciateurs. Si c'est en Bretagne que leur collecte fut la plus fructueuse, comme en attestent un ouvrage d'Anatole Le Braz¹⁶ au XIX^e siècle et, tout récemment, une étude de Bernard Rio¹⁷, il convient de noter que chaque pays, chaque province, possède ses propres intersignes. Dans les temps anciens, les illettrés avaient leur propre système de déchiffrage du monde, celui-ci reposant sur des analogies « qui donnaient une signification cachée à n'importe quelle réalité ou phénomène du monde¹⁸ ». Ainsi les oiseaux nocturnes (effraies, hiboux...) et même diurnes (corneilles, corbeaux...) sont-ils souvent les messagers de la mort. La Camarde apparaît donc comme une entité vivante, et peut-être même bienveillante puisqu'elle prend la peine d'avertir. Avertir qui ? Rarement le futur défunt, plus généralement ses proches, mais ses augures sont sans appel, sa loi absolue et nul n'échappe à son verdict.

Tout cela prouve non seulement la peur qu'inspire la mort, mais aussi que les humains ne se résolvent pas à admettre que la vie s'arrête avec elle. La sagesse populaire pourtant reconnaît que « lorsqu'on est mort, c'est pour longtemps », ce que reprend Molière dans *Le Dépit amoureux* (V, III). Quant à La Rochefoucauld, il remarquait vers 1650 que « le soleil et la mort ne se peuvent regarder fixement ».

Intersignes et tradition sont le point de départ de maintes spéculations, et Dieu sait qu'elles sont nombreuses ! Des adeptes du

spiritisme, qui permet de rendre compte des *OBE* (*Out of the Body Experience*) et des *NDE* (*Near Death Experience*)¹⁹, à ceux de la « transcommunication », beaucoup cherchent à percer le mystère. Et ne voilà-t'il pas que les recherches génétiques font miroiter l'espérance d'une vie de plus en plus longue ? Étrange résurgence de la fontaine de Jouvence, de l'élixir d'éternelle jeunesse qui repousse les frontières de la mort ; tout plutôt que mourir ! Mais ce n'est pas tant le trépas qui agite les esprits que ce qu'il advient après. Cela explique la croyance aux revenants qui, lorsqu'ils se présentent devant nous, doivent répondre à la question : « Comment est-ce après ? » Dans les textes réunis par Leander Petzold, la réponse est invariable : « Rien ne correspond à ce que l'on imagine²⁰. »

Précisons d'emblée un point important. *L'au-delà* est un monde d'outre-tombe, celui que gagne l'âme après la mort, mais où l'on accède aussi, dans les traditions populaires, en songe, en extase ou en corps. *L'autre monde* est un territoire différent du nôtre, situé dans un ailleurs imprécis, avec son propre écoulement du temps et des êtres fantastiques ou surnaturels pour habitants, des fées, et des nains par exemple. En somme, l'au-delà et l'autre monde se recourent, et le plus souvent sont employés comme deux synonymes. Mais il arrive aussi qu'ils se différencient, et même, nous le verrons, qu'ils s'articulent l'un à l'autre, l'autre monde formant alors une sorte d'antichambre de l'au-delà. Et c'est bien sûr cette distinction qui justifie notre titre.

Nombre de chercheurs considèrent le problème de l'au-delà et des voyages dans l'autre monde. Pour notre enquête, nous évoquerons les travaux les plus pertinents²¹. Wilhelm Bousset est l'un des tout premiers à s'y intéresser. Dans un long article intitulé « Le voyage de l'âme au ciel », publié en 1901, il étudie les représentations de l'au-delà dans diverses religions, et l'extase comme une anticipation de cette envolée de l'âme vers le ciel après la mort. En 1945, August Rüeegg écrit *Les Représentations de l'au-delà avant Dante et les Présupposés littéraires de la Divine comédie*. Il part des conceptions primitives, aborde les philosophes grecs, puis analyse un certain nombre de visions médiévales. Quelques années plus tard, paraît aux États-Unis l'étude de Howard Rollin Patch, *L'Autre Monde selon les descriptions de la littérature médiévale*. Partant des mythologies orientales et classiques, cet auteur aborde la culture celtique et

germanique, et se tourne vers les visions et les voyages au paradis. En 1981, est publiée la thèse remaniée de Peter Dinzelbacher, *Vision et Littérature des visions au Moyen Âge*, qui recense et classe tous les textes, passe en revue la géographie des lieux, et note les rencontres que le visionnaire fait dans l'au-delà et l'influence que son extraordinaire expérience opère sur sa vie.

En 1984, paraît l'ouvrage de Ioan P. Couliano, *Expériences de l'extase*, qui traite de l'ascension de l'âme (psychanodie), de l'incubation, de la catalepsie, du pont du jugement dans les apocalypses médiévales.

En 1985, Jacqueline Amat publie son étude, *Songes et Visions, l'au-delà dans la littérature latine tardive*, où elle retrace l'histoire des visions de l'au-delà accordées en rêve du II^e au VI^e siècle. En 1994, Claude Carozzi fait paraître *Le Voyage de l'âme dans l'au-delà d'après la littérature latine (V^e-XIII^e siècle)*, où sont étudiés les rapports entre les vivants et les morts et nombre de visions menant une personne à la découverte du purgatoire, de l'enfer et du paradis²².

L'ouvrage le plus suggestif est celui de Carlo Donà, *Par les chemins de l'autre monde : l'animal guide et le mythe du voyage*²³. Traitant toutes les fonctions de la bête qui conduit dans un autre monde et analysant sa position à la frontière de celui-ci, Donà prend en compte non seulement les textes du Moyen Âge, mais aussi les littératures indo-européennes et asiatiques, ainsi que les contes populaires, qu'ils soient irlandais ou caucasiens. Cette enquête pluridisciplinaire, à l'heure actuelle, est l'étude la plus approfondie sur un domaine proche du nôtre.

Toutes ces études très documentées et opérant de belles synthèses ne se sont pas occupées du devenir des visions et de leur impact sur les mentalités postmédiévales. Cette lacune a commencé à être comblée avec la thèse de Natacha Rimasson-Fertin, hélas encore inédite à ce jour, puis avec celle de Vincent Gaston, et enfin avec le beau livre de Laurent Guyénot, *La Mort féerique*, parue en 2011.

Dans *L'Autre Monde et ses figures dans les « Contes de l'enfance et du foyer » des frères Grimm et les « Contes populaires » d'A. N. Afanassiev*, Natacha Rimasson-Fertin explore la représentation des frontières de l'autre monde, les êtres que l'on y rencontre, puis passe aux localisations — monde souterrain, terrestre, subaquatique ou aérien — avant d'analyser les fonctions et les significations du voyage dans ces espaces particuliers.

En 2005, Vincent Gaston soutient sa thèse intitulée *L'Initiation et l'au-delà : le conte et la découverte de l'autre monde*²⁴. Celle-ci repose sur un corpus de cinquante-quatre textes, dont vingt-quatre variantes du conte type « Le Pont vers l'autre monde » (AT 471), et se structure en trois parties : 1. « Le merveilleux religieux » (visions, *exempla*, légendes hagiographiques) ; 2. « Les figures de l'au-delà » (guides, passeurs, etc.) ; 3. « Les stades de l'accomplissement » (rites et autres éléments intervenant dans le processus initiatique). L'au-delà sous ses diverses formes apparaît comme un lieu de révélation et d'élection.

Dans *La Mort féerique*, Laurent Guyénot nous offre une étude anthropologique du merveilleux en se penchant sur les traditions populaires qui affleurent dans la littérature romanesque du Moyen Âge. Il montre que le féerique médiéval est « un discours mythopoétique sur l'après-vie ». Et il ajoute : « C'est pourquoi il nous ouvre une fenêtre singulière sur l'imaginaire laïc de la mort. » Nous ne pouvons que souscrire à ses conclusions, et son analyse possède l'immense mérite de proposer une nouvelle lecture de nos anciens textes.

Pour notre part, nous étudierons d'abord le legs de l'Antiquité classique, des mythologies et des religions, puis nous aborderons son impact sur la littérature des révélations. Ensuite, nous verrons tout ce que les romans de chevalerie leur doivent et nous nous engagerons sur les voies de l'autre monde, sans oublier les relations de voyage en cet espace ineffable, que nous transmettent les contes et les chants populaires. Pour finir, nous rapprocherons ces voyages dans l'au-delà et dans l'autre monde des expériences de mort imminente (*NDE*).

